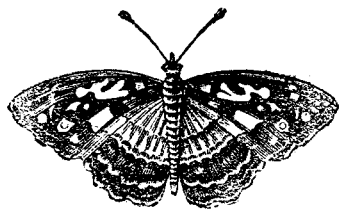


Ce Journal paraît les Mardis et Samedis. Le prix de l'Abonnement est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et 1 fr. de plus par trimestre pour les départements. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, au rédacteur en chef, rue Longue, n° 2.



On s'abonne chez MM. Gœury, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n° 2; Baron, libraire, rue Clermont; Bohaire, libraire, rue Puits Gaillot, n° 9; Bonnard et Royer-Dupré, papetiers, rue Romarin, n. 1; M^{lle} Felletas, au Cabinet littéraire, quai de l'Archevêché.



LE PAPILLON,

JOURNAL DES DAMES,

DES SALONS, DES ARTS, DE LA LITTÉRATURE, DES THÉÂTRES ET DES MODES,

Rédigé par une Société d'Hommes du monde, d'Artistes et de Gens de lettres.

DE LA LITTÉRATURE MARITIME.

Des émotions nerveuses, de l'acide, du soufre, du galvanisme! Voilà ce qui a cours maintenant en littérature. C'est *Antony* qu'il faut au parterre, c'est *Thérèse*, la napolitaine *Thérèse*, aux yeux noirs, au teint bruni! La passion, aujourd'hui on l'interroge partout, sur le ponton du navire et sur le lit de camp du soldat; sous le manteau de satin de la femme du monde, et sous la casaque du sous-lieutenant. Aussi, dans ce besoin de tout explorer, dans cette fièvre ardente du cerveau, nos littérateurs modernes, sentant la terre manquer sous leurs pas, ont voulu, comme Byron dans *Childe-Harold*, comme Cooper dans le *Pilote*, essayer du drame en pleine mer, avec la vague pour décoration, et le roulis pour orchestre; encouragés par ces grands maîtres, ils ont lancé leur esquif aux flots, et sur la foi des étoiles, aventuré la littérature maritime.

— Il existe donc une littérature maritime. Nous n'en sommes déjà plus aux voyages imaginaires dans l'île verte ou l'île inconnue. Loin de nous l'histoire des naufrages, bizarre mosaïque à cannibales et ours blancs. Lisez plutôt la *Revue des deux mondes*, vous y trouverez, de mois en mois, des scènes maritimes; M. le sous-préfet de Quimperlé (Finistère) en fait aussi. Décidément la littérature a adopté les marines;

bonnes ou mauvaises acceptons-les aussi comme une nécessité. Il nous faut à toute force le sombre Océan et la bleue Méditerranée, et nous aimons à répéter avec le lieutenant de quart: placez en carré les voiles d'arrière! ferlez, ferlez! La barre au vent! Cela nous amuse, je n'y vois pas le moindre mal. Moi-même qui n'ai pas encore été manger des huîtres au Havre, et qui n'ai vu la mer que dans le *Monstre* à la Porte-St-Martin, mer terriblement agitée par trente gamins déguisés en Neptune, et rétribués selon leur capacité aquatique à vingt ou trente centimes par soirée, moi-même, un jour d'inspiration, je compte aussi faire ma marine.

— Et où la mettrez-vous votre marine? — En province, monsieur, dans un département du centre; — nous ne connaissons pas les marines.

— Erreur, erreur... lisez plutôt le PAPILLON. — Est-ce qu'il aurait osé? — Pourquoi pas? C'est de mode maintenant. Même, pour être s'il se peut plus vrai encore dans ses peintures, il a je crois prévenu ses lecteurs que les jours où il ferait de la littérature maritime, il abandonnerait le papier rose ou chamois pour le papier *algue marine*. — D'honneur on ne peut pas aller plus loin le fanatisme.

Pauvre PAPILLON, qui deux fois par semaine nous apportait une ample récolte de paroles d'amour, qui nous prodiguait les scènes à passions, les rencontres



les douces extases, *Sous les Tilleuls* et ailleurs, oublier ses jolis vers *A toi ou A elle!* Oublier tout cela pour l'aigre sifflet du maître canotier! Oublier les modes des dames pour le chapeau goudronné du matelot! Tremper ses ailes dans l'eau salée! Se suspendre au mat de perroquet! C'est bien mal!...

Puisque le démon des eaux le veut ainsi; puisque, oubliant son origine, le PAPILLON veut être marin, essayons donc de parler du roman maritime, et d'abord de celui qui marche en tête de cette nouvelle école, d'Eugène Sue.

La littérature maritime a-t-elle une langue à elle, un type? Oui, sans doute; mais ce n'est pas langage de boudoir, parfumé d'ambre et de musc; elle jure, elle sent le goudron et la poudre brûlée, reçoit sa paie et s'enivre. A bord du vaisseau de guerre elle bat de verges, à bord du négrier elle torture, à bord du pirate elle égorge. Comme la Sorcière des Eaux du romancier américain, elle ne se drape pas toujours dans les plis du cachemire indien. Son costume sent la lie de vin et le sang.

Remarquons cependant que les héros de M. Sue ont presque toujours été des fashionables; il y a en eux comme un souvenir des *Bouffes* et du *Café de Paris*; ils ont porté des gants jaunes, et galopé au bois; mais des malheurs, comme dit M. Folbert.... une passion... et le costume change. Voyez plutôt dans *Atar-Gull*; ce n'est plus Arthur aux boucles noires, dont le teint pâle se détachait si bien sur les rideaux foncés de l'alcove soyeuse, c'est Brulart, buvant de l'opium pour oublier sa vie de corsaire; c'est Brulart rêvant encore à un sourire de femme, tout pendu qu'il est à la haute vergue du navire.

On a reproché à M. Eugène Sue de faire toujours triompher le vice dans ses romans. Dans *Plik et Plok*, le vice devient marguillier; dans *Atar-Gull*, il reçoit le prix de vertu; dans *la Salamandre*, il triomphe encore, et brise le cœur d'une pauvre fille. Malheureusement c'est du drame tel qu'il se joue tous les jours sur notre scène moderne, et, disons-le aussi, il semble que ce soit une réaction contre l'ancien genre, dans lequel le traître, depuis Héraclius jusqu'à l'infâme Truguelin, était toujours ou poignardé au 5^{me} acte, ou emmené entre deux gendarmes, aux grands applaudissemens du parterre.

Dans le roman maritime, l'unité d'intérêt doit-elle être conservée? Selon M. Eugène Sue, l'intérêt distribué sur un certain nombre de personnages qui viennent tous se grouper à la fin pour concourir au dénouement, des épisodes, des tableaux liés ensemble par une idée philosophique, ou un fait historique, voilà le roman maritime, véritable diorama avec changemens de costumes et de décorations. Tantôt c'est Cadix avec ses courses de taureaux; tantôt le couvent de *Sancta-Magdalena*, environné de jasmins; c'est une nuit d'Espagne avec son ciel bleu et transparent, ou la

grève sauvage avec des débris de mâts, de cordages, et des cadavres mutilés. Le romancier américain, au contraire, reporte tout l'intérêt sur un seul homme, sur une grande création qui domine tout l'ouvrage, le *Corsaire rouge* ou le *Pilote*. Disons que la manière de M. Eugène Sue est plus dans nos mœurs, plus appropriée à notre époque. Cooper écrit, lui, pour un peuple aux émotions neuves, à l'imagination encore vierge, pour un peuple marin. En France nous sommes déjà bien loin de l'épopée; à notre goût un peu blasé, il faut plus de brusquerie dans la transition, plus de rapidité dans les situations. Que voulez-vous? C'est encore une malheureuse nécessité. Cooper se rapproche davantage de Walter-Scott, Eugène Sue de Byron.

Après nous avoir initié à la langue du matelot, après avoir peint le négrier dans *Atar-Gull*, le contrebandier dans *El-Gitano*, le pirate dans *Kernock*, M. Sue nous promet encore une suite de romans dans lesquels il encadrera les principaux traits de la marine française. Espérons donc en lui, car déjà il y a progrès dans sa facture. Lisez plutôt son dernier roman, cette *Salamandre*, si vive, si coquette, si fatale à l'anglais lorsqu'elle fait la mauvaise.

Dans un prochain article nous essayerons de parler des marines de M. Jal et de M. Edouard Corbière.

H. REQUIN.

20 MARS.

Oh! *Vingt Mars* d'autrefois, qu'as-tu fait des étoiles

Qui ceignaient ton front lumineux!

Aujourd'hui, plus d'azur... et de lugubres voiles

Seuls t'environnent sous les cieux!

Non plus de chant d'amour dont l'harmonie étonne;

Plus de France qui veille à l'entour d'un berceau;

Plus de jeux belliqueux... plus de bronze qui tonne...

Tout a fui devant un tombeau!..

Sur la terre d'exil, toujours si meurtrière,

Brisé par les destins qui minaient ses beaux jours,

Le fils du Conquérant, dans l'ombre du mystère,

A vu pâlir son astre arrêté dans son cours!

O ciel! contre un cercueil, lui, précoce victime;

Echange, à vingt-un ans, des rêves triomphaux,

Trop heureux si sa tombe est vierge d'un grand crime!..

Paix!.. ne troublons pas son repos...

Paix!.. car, à d'autres cieux dérobant sa pensée,

Un long voile complice, impénétrable au jour,

Cacha les derniers mots que sa langue glacée

Murmurait à la France: « A toi, patrie, amour!.. »

Mais la France était loin, oh! oui, bien loin, la France,

Quand sur lui planait le trépas!

Cependant une voix redisait: « ESPÉRANCE!.. »

Et l'espérance ne vint pas!..

« Espérance, espérance !... Oh ! ne meurs pas encore,
 » Cher enfant ! car les cieux vont pleuvoir de beaux jours...
 » Debout sur sur ton coursier, vole, et poursuis toujours
 » Ce spectre impérial que la patrie adore !
 » Poursuis-le... c'est ton père !... il va te dévoiler
 » Le grand art de mouvoir ces ressorts gigantesques
 » Qui font pâlir les rois, et qui les font trembler
 » Sous leurs dais d'or et d'arabesques !... »

Il écoute, il comprend, il arrête ses yeux
 Sur la toile où sourit l'image de son père ;
 Et puis, d'un œil humide interrogeant les cieux,
 Il se saisit du fer qui subjuguait la terre ;
 Et sur sa couche ardente il bondit, et debout

Le voilà brandissant le glaive...

C'est un foyer brûlant où la fournaise bout ;
 C'est la foudre qui plonge au nuage qui crève :
 Mais bientôt il retombe... et le fils du géant,
 Pour raviver son front, tente un effort suprême ;
 Et sur son front, déjà plissé par la mort blême,
 Vient s'asseoir le néant !...

C'est alors que s'engage une lutte terrible...

Et puis, on n'entend plus rien, — rien qu'un râle horrible !

La fièvre croît soudain plus âcre, — le frisson
 S'étend plus glacial sur sa tempe jaunie,
 Et d'un rauque soupir le lamentable son
 Seul révèle son agonie ;

Il expire... — Sa vie aux songes d'avenir
 Ne fut pas long-temps destinée ;

Mais nous, sur ses douleurs, sur sa mort, chaque année
 Nous verserons des pleurs... les pleurs du souvenir !

L. C.

THÉÂTRES.

Si nous n'avons point encore parlé du *Pré-aux-Clercs*, c'est que l'affluence que la première représentation avait attirée, nous a empêchés de le bien juger. Mais la seconde, qui a eu lieu, mardi dernier, devant un auditoire un peu moins nombreux, nous a permis d'en remarquer toutes les beautés, et nous pouvons assurer maintenant que c'est une des meilleures partitions d'Hérold.

Cet opéra n'est pas écrit dans le même genre que *Zampa* ; il renferme peut-être plus de motifs chantans, et la couleur générale de sa musique est moins sévère que celle de son prédécesseur. Sous ce rapport, nous pensons qu'il plaira peut-être davantage à la masse du public.

Nous citerons les morceaux les plus remarquables, et, pour commencer, nous parlerons de l'ouverture. Il nous semble qu'elle a tout à fait la couleur du temps. Le motif de l'*allegro moderato* est en style de fugue ; ce

sont les basses qui commencent par l'attaquer *fortissimo* ; il est ensuite répété par les violons, et c'est sur lui qu'est basée toute l'ouverture.

Le chant de la clarinette est remarquable, celui des violons est d'un joli effet dans le *crescendo*. Somme totale, l'ouverture est écrite avec vigueur, et a été exécutée par notre orchestre selon les intentions de l'auteur.

Nous parlerons ensuite du joli duo, entre Nicette et Giro, qui est plein de grâce et d'une mélodie charmante. M^{me} Pépin le chante d'une manière remarquable, et les deux points d'orgue sont exécutés par elle avec beaucoup de pureté. Nous regrettons seulement qu'elle ne soit pas mieux secondée ; car, pour la partie chantante, nous pensons que Dabadie aurait mieux convenu. Dupré, au reste, est fort bien dans son rôle comme comédien. Mais nous ne pensons pas qu'il ait la prétention d'être chanteur, et nous aimons à croire qu'il ne se formalisera pas de notre observation.

L'air de Mergy est charmant ! Il y a dans la seconde partie une modulation où l'auteur passe de la dominante du ton en sol mineur et ensuite en ré bémol majeur. Cette transition, parfaitement amenée et bien résolue, est d'un effet très-agréable. Nous ne parlerons pas de la manière dont l'air a été chanté.

Le morceau, qui sert d'entrée aux *Chevaux-Légers*, est très-bien écrit pour la scène, surtout à ce passage : *Cette insolence est sans pareille !*

Nous désirerions seulement que M. Dumas mit un peu plus de verve dans le mot *insolent* qu'il adresse au chef des gardes du roi ; celui-ci lui répond : *tout doux, mon maître, je crois qu'il fait le méchant ?* Et nous avons observé que M. Dumas ne s'écartait guère des bornes de la douceur. Ce sont de ces petits riens qui font beaucoup à la scène, et un acteur devrait y faire attention.

La fin de ce morceau est remarquable, elle peint le départ des gardes, et le *pizzicato* qui le termine est d'un joli effet.

Le finale du premier acte renferme une romance qui est d'une mélodie suave et qui peint bien le caractère candide d'Isabelle.

L'air du second acte est fort beau, le solo de violon qui le précède est très-brillant.

L'andante maestoso de l'air, *jour de mon enfance*, est un chant imitatif et plein de sensibilité, M^{lle} Otz le chante bien. Mais nous pensons que si elle cherchait à s'identifier un peu plus avec l'orchestre, nos oreilles ne seraient pas mises parfois à une trop rude épreuve.

Le trio entre Cantarelli, Marguerite et Isabelle est bien en scène. Des détails charmans, dans la partie instrumentale, en font un des plus jolis morceaux de l'ouvrage.

La scène de la mascarade est parfaitement rendue par le compositeur ; c'est du chant d'un bout à l'autre,

tant dans l'instrumentation que dans la partie vocale. Il a même quelque rapport avec celui du second acte de *Zampa*. L'entrée de l'ambassadeur est d'une couleur tout opposée au caractère général de ce morceau. Le récit mesuré de Mergy, qui est accompagné par un *pizzicato* de basse, fait très-bien; et lorsque le chœur s'unit au chant de Mergy et de Marguerite, le *crescendo*, le *forté* et le *diminuendo*, exécutés par la masse générale, forment un bel effet.

Les couplets de Nicette sont fort gracieux, et M^{me} Pépin y est très-agréable comme chanteuse et comme actrice. Le boléro qui suit est très-bien dansé par M. Martin et M^{lle} Leroux. Nous savons qu'il est de la composition de M. Pépin qui y a prouvé qu'il peut faire la musique gracieuse aussi bien que la musique sévère, et qu'il n'a pas moins de mérite comme compositeur que comme exécutant.

Nous ne passerons pas sous silence le joli trio entre Mergy, Marguerite et Isabelle; c'est un petit chef-d'œuvre. Il obtient toujours les honneurs du *bis* à Paris. Pourquoi n'est-ce pas de même ici?... Cela tient peut-être aux raisons que nous avons données plus haut pour l'air d'Isabelle.

Le finale du dernier acte est très-dramatique; tous les caractères y sont bien peints. La fureur de Comminge, la poltronnerie de Cantarelli, l'insouciance des archers qui jouent et qui boivent, pendant un combat à mort, et la danse qui a lieu dans l'hôtellerie de Girot pour célébrer ses noces.

L'arrivée de la tendre Isabelle, qui, suivie de Marguerite, de Nicette et de Girot, attend en silence l'arrivée de Mergy, qu'elle est loin de croire en butte à un danger aussi imminent, a inspiré aussi à l'auteur un quatuor charmant, qu'il fait accompagner *con sordini*.

Arrive une barque qui porte deux archers, qui ont assisté au combat qui s'est livré entre Comminge et Mergy. L'un deux soutient un cadavre!... *Arrête un peu*, dit l'un, *il me semble.... qu'un mouvement du cœur... non, il est mort!*... quelle est la victime?... Arrive Cantarelli, qui hors de lui, annonce à Isabelle et à Marguerite, le funeste combat dont il vient d'être le témoin. *Comminge... avait pour adversaire.... qui donc? Mergy! mon époux!*... la terrible célébrité de Comminge fait penser à Isabelle que le cadavre quelle vient de voir, n'est autre que celui de Mergy. Lorsque ce dernier arrive! *Isabelle!!.. le ciel était pour nous!!..* ce concours de situations différentes a été parfaitement rendu par le compositeur, et ce finale est vraiment admirable! Déplorons la perte irréparable que les arts viennent de faire dans la personne d'Hérolde. La maladie qui nous l'a ravi, à 42 ans, ne provenait point, comme on l'a avancé, des fatigues que lui avaient causées ses travaux: c'était un mal héréditaire. On a dit encore, bien à tort, que son *Pré aux Clercs* fut pour lui le chant du cygne; Cet opéra était depuis quelque

tems en portefeuille. La *Médecine sans médecin*, est réellement son dernier ouvrage: il ne porte que trop de traces de l'affaiblissement des forces de son auteur. Hérolde est mort le 19 janvier 1833, laissant une femme et trois enfans. Pour en revenir à la représentation du *Pré aux Clercs*, disons que la pièce est bien montée; tous les costumes sont fort beaux; André est très-bien dans son rôle; St-Ange a bien saisi le sien, et ne s'est point écarté du bon ton de cour qui convient au marquis de Comminge. Dumas serait mieux dans Mergy s'il y mettait un peu plus de chaleur. Dupré a du comique, nous désirerions seulement qu'il affichât un peu plus d'importance dans son personnage. Car il dit dans la première scène qu'il reçoit toute la cour dans son hôtellerie, et qu'il en a pris les manières.

Un peu plus de dignité n'irait point mal aussi à M^{lle} Alceste, dans le personnage de Marguerite. M^{lle} Otz a bien rendu son rôle comme actrice. M^{me} Pépin a été ce qu'elle est toujours, actrice fort agréable, et justement appréciée du public.

Mention honorable aux choristes et principalement à l'orchestre qui s'identifie très-bien avec son chef.

Le *Pré aux Clercs* promet des recettes nombreuses à la direction qui, de son côté, a fait toutes les dépenses nécessaires pour le bien monter, et nous ne terminerons pas cet article sans donner notre part d'éloges à M. Mathieu. Il a fait une décoration charmante qui suffirait seule pour donner une haute idée de son talent, si ce talent n'avait pas déjà été plusieurs fois justement apprécié.



M. Berthaud, auteur d'*Asmodée*, sera appelé, lundi 25, aux Assises, pour une satire intitulée au Roi. M. Berthaud présentera sa défense en vers. Il sera curieux d'entendre comment il appliquera aux apretés du barreau l'originalité incisive de son vers. Il nous est tombé entre les mains quelques lambeaux de son plaidoyer, et, si nous en jugeons par ces fragmens, ce plaidoyer est de nature à produire la plus singulière sensation.



Charade.

De ton chef, lecteur, mon premier
Est le soutien, le pivot nécessaire;
Philomèle par mon dernier
Anime, égaye un séjour solitaire;
Par le mouvement de la terre
Le blond Phébus arrive à mon entier.